

De l'Océanie à la Guyane : l'odyssée de l'arbre à pain

Monique Pouliquen



Arbre à pain



Fruit à pain

Généalogie et Histoire de la Caraiïbe

Les voyages de découverte de Bougainville, de 1766 à 1769, et de Cook, de 1768 à 1779, parmi les îles du Pacifique, avaient fait connaître à l'Europe l'existence des merveilleux fruits de l'Océanie, et vanté en particulier, l'étonnant « arbre à pain ».

Les habitants consomment le fruit cuit sur des braises ou des pierres chaudes et peuvent également le conserver, soit coupé en tranches et séché au soleil ou au four, soit fermenté en le plaçant dans des fosses creusées dans le sol. Alors qu'il varie en Amérique de 500 grammes à deux ou trois kilos, il peut atteindre dans le Pacifique jusqu'à cinq kilos. Mais les Mélanésien et Polynésien utilisent aussi les feuilles, les graines, le bois, l'écorce et le latex à de nombreux usages : présentation et cuisson des aliments, construction de leurs demeures et de leurs pirogues, fabrication de tissus végétaux, de glu pour capturer des oiseaux, de cosmétique pour les cheveux.

Il existe de nombreuses variétés de l'artocarpus ¹. En Océanie, l'arbre, qui peut atteindre 15 à 20 mètres de haut, commence à produire au bout de cinq ou six ans, vit de 70 à 80 ans ; le sujet adulte produit de cinquante à cent cinquante fruits par an. 100 grammes de fruit comestible contiennent 70% d'eau, 25% d'hydrates de carbone, 5% de substances minérales, dont 1,5 à 2 % de protéines. M. Jacques Barrau, chargé de recherches à la Commission du Pacifique Sud, auquel nous empruntons ces précisions ², constate : « à condition d'y adjoindre d'autres aliments, c'est une bonne nourriture ».

Dès 1772, le naturaliste Pierre Sonnerat ³ avait introduit et fait prospérer à l'île Bourbon (la Réunion), puis à l'île de France (île Maurice) des pieds d'arbre à pain, rapportés de son voyage en Nouvelle-Guinée. Les Anglais avaient frété en 1787, sous le commandement du Capitaine Bligh, le fameux Bounty, dont on connaît les malheurs, pour rapporter des plants aux Antilles anglaises. Ce n'est qu'en 1793 que Bligh, sur le Providence, introduisit à la Jamaïque et à Saint-Vincent près de 2 000 pieds provenant de Tahiti; on peut voir de nos jours au Jardin botanique de Kingstown, un arbre issu de ceux-ci.

Mais les Français parvinrent avant les Britanniques à acclimater l'arbre à pain dans leurs colonies américaines. Cette plante ne pouvait manquer d'enflammer l'imagination des responsables des bureaux de Versailles, chargés d'assurer les subsistances du royaume, ainsi que celle des membres des sociétés d'agriculture, qui se multipliaient en cette fin du XVIIIe siècle, recrutant à la fois savants et grands seigneurs. Ainsi, la Société royale d'Agriculture de Paris comprenait entre autres parmi ses membres Lavoisier, Parmentier, Fourcroy, le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, le duc de Béthune-Charost, le marquis de Guerchy, le baron de La Peyrouse.

Le but de ces sociétés était de développer les méthodes agraires - utilisation des engrais, défrichements, dessèchement de marais - et les cultures nouvelles, en particulier les plantes considérées comme « nourrissantes », telles que la pomme de terre et le maïs, conseillé lui aussi par Parmentier, qui devaient permettre d'enrayer les disettes fréquentes en raison de la lenteur et de la difficulté des communications, surtout à la période de la soudure précédant la nouvelle récolte de grains. Nous avons tous en mémoire les problèmes de rareté et de cherté des grains qui furent décisifs au début de la Révolution française. L'arbre « à pain », par son nom seul, était porteur d'espérance; la variété cultivée la plus répandue, artocarpus communis ou altilis, exprimait la même finalité, celle

¹ Nom scientifique de l'arbre à pain.

² Jacques BARRAU, « Le fabuleux arbre à pain », in *Naturalia*, juin 1959, p.7-11. « Les voyages du fabuleux arbre à pain », in *Bulletin de liaison de la Société d'ethnozoologie et d'ethnobotanique*, 14, 1984, p. 3-10.

³ Sonnerat (Pierre), 1748-1814, naturaliste, fit plusieurs séjours à l'île Maurice; il décrivit les espèces animales et végétales des Mascareignes.

Généalogie et Histoire de la Caraïbe

d'être « nourrissant » ; de plus, il était considéré comme de culture facile. Pouvait-on s'en procurer pour le multiplier en Europe, ou du moins, dans les possessions françaises du Nouveau Monde ?

Depuis des années existaient dans les différentes colonies des jardins botaniques. Des échanges de plantes, de graines et d'animaux avaient lieu, entre « les Iles » et la métropole, et entre les diverses colonies, non sans difficulté, étant donné la longueur des communications maritimes et la dureté de la vie à bord. Vers 1780, des essais de culture d'arbres à épices importés de l'île de France, muscadier, cannelier, poivrier et surtout giroflier, furent tentés en Guyane, avec des succès inégaux, sur l'habitation du roi La Gabrielle (qui appartient momentanément à La Fayette), à Roura.

Déjà en 1776, Malouet, se rendant à Cayenne en qualité d'ordonnateur, souhaitait faire escale à Madère pour y prendre des plants d'arbre à pain et de mangoustan, projet qui ne put se réaliser. L'intendant de la Martinique Foulquier demandait en 1787 les mêmes plantes, qu'il souhaitait obtenir de l'île de France ⁴.

Des instructions du ministre de la Marine aux administrateurs des Iles de France et de Bourbon leur prescrivaient périodiquement d'adresser à Cayenne et à Saint-Domingue les plantes « utiles » qui pourraient être acclimatées dans ces colonies, plantes à épices et aussi arbre à pain, ainsi que des bestiaux du Cap de Bonne Espérance et de Java ⁵.

En 1788, le ministre de la Marine et le Jardin du Roi envoient un jeune jardinier, Joseph Martin ⁶, en mission à l'île de France, à Madagascar et au Cap de Bonne Espérance pour y rassembler des plantes et des bestiaux destinés aux colonies d'Amérique. Il atteint la Guyane en juin 1788, sur L'Alexandre, rapportant huit têtes de bétail et nombre de plantes qu'il installe dans le Jardin du Roi de Cayenne. Ce navire particulier avait été affrété par les administrateurs de l'île de France, à grands frais (50 000 livres), à la charge de la colonie de Saint-Domingue, à laquelle était destinée une partie des plants. Nous avons une liste de ceux apportés en Guyane, donnée par Jean-Baptiste Leblond, botaniste séjournant alors à Cayenne ⁷ : 8 muscadiers, 29 canneliers, 2 touffes de rotin, 15 cardamomes, 1 mangoustan, 1 arbre à pain (*artocarpus communis forster*), 1 cognassier de Chine, 3 boutures de canne à sucre de Batavia, 3 badamiers, 1 tineu, 1 cocotier, 1 rousselier ⁸. Ces plants seront à l'origine des plantes à épices et des arbres à pain qui seront ensuite multipliés dans toute la Guyane.

⁴ Note sur une lettre de Malouet, 1776, ANOM C/14/45, f° 197. Lettre de Foulquier, 21 juillet 1787, C/8a/87, f° 169.

⁵ Lettres du ministre de la Marine aux Administrateurs des Iles de France et de Bourbon, 27 février 1783, 26 mai 1785, 5 octobre 1786, 24 août 1788, ANOM B/209 f° 24, B/211 f° 49, B/212 f° 135, B/213 f° 79, et au naturaliste Céré, 20 juillet 1786, B/212 f° 106 v°, 5 mai 1787, B/213 f° 34.

⁶ Martin (Joseph) né à Mussy-sur-Seine (Aube), décédé à Cayenne le 17 juillet 1817, âgé de 51 ans, après avoir exercé les fonctions de botaniste en Guyane de 1789 à 1817, sauf de 1796 à 1798 et en 1803 : au cours d'une mission vers la France, il fut capturé par les Anglais. Etats de service, ANOM EE/1364.

⁷ Leblond (Jean-Baptiste), 1747-1815, médecin-naturaliste du Roi, sera en 1794 président de l'Assemblée coloniale de la Guyane; il publiera plusieurs ouvrages sur les Antilles, la Guyane et les maladies tropicales.

⁸ Mémoire des arbres à épicerie apportés de l'île de France à Cayenne le 14 juin 1788, par Leblond, AN O/1/1292, pièce 383.

Généalogie et Histoire de la Caraïbe

Mais Guisan ⁹ fournit, en septembre suivant, un nouvel état de ces plantes : trois rimas (ou arbres à pain), un hevi, deux touffes de rotin, un badamier, deux canneliers, une touffe de canne à sucre ; seuls dix plants ont survécu, le cognassier, le cocotier, les muscadiers, et la plupart des canneliers ont péri. Guisan signale que l'époque n'était pas favorable pour le transport, il aurait fallu les recevoir en fin décembre ou début janvier. On remarque le nombre de trois « rimas », alors que Leblond n'indique qu'un seul arbre à pain : en raison du mauvais état d'une grande partie de l'envoi, trois rimas, destinés à Saint-Domingue, ont dû être laissés à Cayenne.

Un autre navire, le « paquebot n° 5 », commandant Fournier, arrive de l'Île de France, en mai 1789, apportant de nombreuses autres variétés. Un procès-verbal de réception dressé par Guisan, en présence du contrôleur Despluyes, de Fournier, et de Joseph Martin ¹⁰, nous en donne le détail et permet de constater de nombreuses pertes : l'envoi comprenait huit barriques et neuf caisses ; parmi ces dernières, sept contenaient des boutures de poivriers, toutes mortes. Mais ont survécu des mangoustans, un bibacrier, des bilimbiers, des carambolliers, un manguier, des litchis, des citronniers de l'île de Cumbava, des aréquiers, des canneliers, des cardamomes, un sagoutier (variété d'arbre à pain), un seul poivrier. Sont morts, entre autres, onze poivriers, deux muscadiers, plusieurs arbres à pain (rimas), etc. Pour compenser les pertes, et en éviter d'autres en raison de la longueur de la traversée, Fournier décide de laisser à Cayenne deux muscadiers « *frais, beaux et verts* », une caisse de poivriers et des cannes à sucre, le tout destiné au Jardin du Roi de Paris, ainsi qu'un muscadier destiné à Saint-Domingue, qu'on acheminera plus tard. C'est ainsi que fut introduit en Guyane le poivrier, que les administrateurs de l'Île de France avaient eux-mêmes fait venir de la Côte de Malabar. Martin en multiplia les pieds reçus alors ; il en rend compte dans ses lettres au ministre. Leblond publiera quelques années plus tard un « Mémoire sur le poivrier apporté en 1788 de l'Île de France à Cayenne par M. Martin [...] et sur les avantages de sa culture en cette colonie », paru dans les Mémoires de l'Institut, ainsi qu'en extrait dans le Moniteur ¹¹. D'après une lettre des administrateurs de la Guyane, Alais et des Varennes, Joseph Martin, dont ils font l'éloge au ministre, avait aussi rapporté ou fait envoyer des oiseaux et des poissons, mais une préparation insuffisante des envois et la longueur du voyage causèrent beaucoup de pertes.

Un autre botaniste, Hippolyte Nectoux ¹², neveu de Leblond, nommé directeur du Jardin royal des plantes de Saint-Domingue par le Comte de La Luzerne, gouverneur général, s'était rendu au début de 1788 de Cayenne au Port-au-Prince : la corvette du roi La Sincère avait été expédiée de Saint-Domingue pour prendre en Guyane des arbres à épices ; une partie des plantes avait été déposée à la Martinique. L'année suivante, ce fut

⁹ Etats de plantes et de bétail apportés par L'Alexandre, par Guisan, 30 juillet et 20 novembre 1788, CAOM, C 14 62, f° 317 et 315.

Guisan (Samuel), ingénieur venu du Surinam pour enseigner aux colons guyanais les techniques hollandaises d'irrigation et de culture des « terres basses », est alors chargé de l'inspection des habitations du Roi en Guyane.

¹⁰ « Procès-verbal de visite de différents arbres et plants arrivés de l'Île de France par le paquebot n° 5 », 21 mai 1789, ANOM, C/14/63, f°384. Le paquebot était un navire du roi, destiné au transport du courrier et du matériel.

¹¹ Mémoires présentés à l'Institut des sciences, lettres et arts... Sciences mathématiques et physiques, t. I, 1796-1815, p. 546-566. Le Moniteur, 12 brumaire an XI (3 novembre 1802).

¹² Nectoux (Hippolyte), 1759-1836, directeur du Jardin botanique du Port-au-Prince, fera partie de l'Expédition d'Égypte, puis sera en 1812 chargé des Jardins de Rome, le gouvernement impérial projetant d'acclimater en Italie des plantes tropicales.

Généalogie et Histoire de la Caraïbe

Martin, continuant son voyage, qui arriva avec un nouvel envoi à la Martinique, où les administrateurs accusent réception dans leur correspondance des plantes à épices, puis à Saint-Domingue ¹³.

De retour en France en juillet 1789, il est ensuite chargé par La Luzerne, devenu ministre de la Marine et des Colonies ¹⁴, de la direction du Jardin du roi à Cayenne, pour y prendre soin des plantes qu'il avait rapportées de l'Île de France en 1788. Un dossier relatif à un « *projet de correspondance agrico-botanique entre les différentes colonies françaises et le Jardin du Roi* », conservé dans les papiers d'André Thouin ¹⁵, directeur du Jardin des Plantes de Paris, indique que les intentions du ministre étaient « *d'enrichir réciproquement les colonies françaises de leurs productions tant territoriales ou naturelles à leurs sols, que de leurs acquisitions ou de celles qu'elles se sont procurées à l'étranger [...] dans la vue de multiplier les ressources des Colonies en même temps que celles de la Mère patrie* ». En Guyane en particulier, d'après Martin, son but était « *de multiplier ces individus en grand pour pouvoir les répartir sur tous les habitants de cette colonie, et ensuite envoyer de ces mêmes plants dans nos colonies des Antilles* ». Mais à l'arrivée du botaniste en septembre 1790, la colonie est en pleine fermentation, les administrateurs n'ont plus d'autorité, il n'est pas secondé. Il fait savoir au ministre en 1790 et 1791 que ses plantations de poivrier et d'arbre à pain prospèrent, et annonce la découverte d'un nouveau fruit comestible, le litchi, ce qui lui procure l'approbation ministérielle.

Sa demande d'un jardinier comme adjoint, appuyée par les commissaires qui doivent être envoyés en Guyane pour y rétablir l'ordre, est refusée en janvier 1792. Pourtant, le rapport mentionne que ceux-ci sollicitent un entretien auprès du ministre, en présence de Thouin et des commissaires destinés à l'Île de France, portant « *sur les relations qui devront être établies entre le Jardin du Roi dans cette dernière île et celui de Cayenne, qui doit être l'entrepôt de toutes les épiceries et plantes utiles de l'Inde à naturaliser en Amérique* » ¹⁶. Les ministres de la Marine qui se sont succédé depuis le départ de La Luzerne, en octobre 1790, Fleurieu, Thévenard, Bertrand, puis La Coste, ont sans doute d'autres priorités.

Le projet n'est cependant pas abandonné, l'Assemblée législative projette, elle aussi, de créer des établissements botaniques pour rassembler et distribuer « *tous les végétaux utiles au commerce et aux arts* ». Martin sollicite en février 1792 la direction d'un tel jardin en Guyane, ainsi que la confirmation du poste de directeur de l'habitation de la Gabrielle, consacrée à la culture du giroflier, qui lui a été confié par l'Assemblée coloniale.

Il envoie au Jardin du Roi de Paris des caisses de graines variées et nombreuses, dont des manuscrits du Muséum d'histoire naturelle ont gardé trace ¹⁷. Rendant compte au ministre de la Marine de ses activités, le 18 février 1792, il précise qu'il développe la

¹³ L.M. MOREAU DE SAINT-MERY, Description de la partie française de l'Isle Saint-Domingue, éd. B. Maurel et E. Taillemite, Paris, 1958, p. 1021. Lettre des administrateurs de la Martinique, 25 janvier 1790, ANOM C/8a/93, f° 36.

¹⁴ La Luzerne (César Henri, comte de), 1737-1799, gouverneur général des Îles du Vent, puis ministre de la Marine en 1790-1791.

¹⁵ André Thouin, 1747-1824, directeur du Jardin des Plantes, puis professeur et administrateur du Muséum d'histoire naturelle. Note d'A. Thouin, 12 janvier 1788, BMHN, ms. 308, dossier 1, pièce 13.

¹⁶ Lettres de Martin au ministre de la Marine, 8 novembre 1790, 18 février 1792, 9 avril 1794, ANOM, C/14/88, f° 377, C/14/69, f° 153 et 154, C/14/72, f° 321. Rapport au ministre de la Marine, 22 janvier 1792, C/14/68, f° 21.

¹⁷ Etats de graines envoyées au Jardin du Roi et au Muséum (fin XVIIIe siècle), BMHN mss. 569 et 691.

Généalogie et Histoire de la Caraïbe

culture des épices ; il a distribué aux habitants 300 plants de poivriers et 500 arbres à pain qu'il a multipliés : « ces deux végétaux si précieux, Monseigneur, ne peuvent que devenir très utiles aux Colons, l'un pour le commerce, l'autre pour la nourriture des hommes [...] Ce premier individu [...] que nous devons à M. de Bougainville [l'arbre à pain] est susceptible d'être planté en forest ¹⁸, et donne des fruits pendant huit mois de l'année. Ces graines sont un manger délicieux, bouillies comme la châtaigne, mais beaucoup plus délicates, et lorsque le fruit est à demi mûr, on mange son brou ¹⁹, qui a de l'affinité avec l'artichaut ».

Dans les papiers Thouin, un « état des plantes qui ont été délivrées aux citoyens habitans de cette colonie et autres lieux, depuis le 26 avril 1791 jusqu'au 19 mai 1792 » n'est pas signé, mais daté de Cayenne, le 28 juillet 1793, et certifié conforme par Thouin en octobre suivant ; on peut l'attribuer sûrement à Martin ²⁰. Il détaille, pour chaque canton, les plants distribués : 777 arbres à pain pour la Guyane, 81 autres entre la Martinique, la Guadeloupe et la « République française » (sans doute faut-il comprendre, la métropole), soit 858 au total. De nombreux autres arbres ont également été répartis : girofliers, canneliers, poivriers, badamiers, cannes à sucre de Batavia, vacoas, baobabs « ou pain de singe », rotins, médicinaux des Indes, manguiers, vanilliers, soit un total de 31 415 en Guyane, et 999 dans les autres territoires. De plus, le botaniste a distribué des baies de girofliers (plus d'un million) et de cannelier (23 000), ainsi que 600 graines d'arbre à pain. Il précise qu'il détient encore de nombreux petits plants, mais il préfère attendre qu'ils atteignent une taille suffisante de deux à trois pieds (70cm à 1m environ) pour être élevés plus facilement. Il se propose de distribuer au cours de l'année et dans la suivante, 60 000 girofliers, 10 000 canneliers, 6 000 arbres à pain, et 1 000 poivriers, sans compter ceux qu'il réserve pour les propriétés de la République.

En 1795, son poste est supprimé et Martin est mis en cause dans la tentative d'insurrection des Noirs de pluviôse an IV (janvier 1796); il part pour la France, rapportant au Muséum « une riche collection de plantes vivantes » ²¹. En raison de la nécessité d'avoir un botaniste responsable des habitations de la République, un intérimaire est nommé, en décembre 1796 : Jean-Baptiste Leblond, médecin-naturaliste, qui séjournait à Cayenne depuis 1787 et avait effectué trois missions infructueuses à la recherche du quinquina. Il s'occupe de la plantation de girofliers de la Gabrielle, en cours de dépérissement. Il s'intéresse à toutes les cultures tropicales, cotonnier, cannelier, poivrier, rocouyer, indigotier, à propos desquels il publie des articles. Comme Martin, il distribue des plants ou des graines aux habitants, et expédie lui aussi en France, malgré les difficultés, des graines, des plantes vivantes ou séchées (quelques-unes encore visibles parmi les herbiers du Muséum), ainsi que des animaux naturalisés ou conservés dans du tafia (certains des poissons qu'il collecta se trouvent toujours au laboratoire d'Ichtyologie). De retour en novembre 1797, Martin reprend ses fonctions en juin suivant (prairial an VI).

Cependant, un deuxième arbre à pain devait, quelques années plus tard, être apporté d'Océanie en Guyane, après un voyage peu ordinaire. Les services du ministère de la Marine et André Thouin s'inquiétaient de n'avoir plus de nouvelles, depuis 1788, de

¹⁸ Il faut sans doute comprendre : en culture dense, comme les arbres de la forêt, et non espacée, comme les arbres fruitiers.

¹⁹ Enveloppe externe de la noix; ici, pulpe du fruit à pain.

²⁰ BMHN, ms.n° 353.

²¹ Suppression du poste de Martin, 19 fructidor an III (5 septembre 1795), ANOM C/14/73, f° 5v°. D'après Y. BENOT, La Guyane sous la Révolution, ou l'impasse de la Révolution pacifique, Kourou, 1997, il aurait pu jouer un rôle dans l'insurrection des Noirs de janvier 1796.

Généalogie et Histoire de la Caraïbe

l'expédition de Lapérouse, partie en 1785 pour un long périple dans l'Océan Pacifique. Thouin avait donné aux navigateurs des instructions et des conseils pour la récolte et la conservation des plantes qui pourraient être recueillies pendant le voyage. Aristide Dupetit-Thouars organise une souscription, reçoit l'aide de l'Assemblée nationale, et part en août 1792; mais, fait prisonnier par les Portugais au large du Brésil, il doit renoncer à son projet.

De son côté, la Société d'histoire naturelle de Paris, créée en 1790, demande l'année suivante à l'Assemblée Constituante d'organiser des recherches pour retrouver L'Astrolabe et La Boussole. Une expédition s'organise, dirigée par Entrecasteaux ²², sur la frégate La Recherche, et Huon de Kermadec ²³, commandant L'Espérance. Elle comprendra onze savants, effectif plus important que celui de l'expédition Lapérouse. A côté de l'aspect humanitaire que constitue la recherche des navigateurs disparus, un but scientifique est poursuivi, semblable à celui de la Royal Society de Londres, qui avait financé les voyages de Cook. Des instructions très détaillées sont données aux officiers et aux scientifiques; des savants, en particulier les membres de la Société d'histoire naturelle, fournissent des mémoires. Le texte remis par cette dernière précise : « *Il est inutile de détailler [...] quelles sont les richesses que peuvent produire les continents et l'intérieur des terres. La botanique, par l'immensité des plantes diverses qu'elle transporterait et naturaliserait dans nos climats, ne peut-elle pas surpasser nos espérances ? L'arbre à pain qui, à lui seul, peut remplacer tous les végétaux nécessaires à la vie, transporté dans nos colonies, assurerait à chaque individu une nourriture saine et indépendante de la variété des saisons, ménagerait du terrain, ménagerait les forces du nègre qui, alors, seraient portées par le colon vers ces productions que le luxe et l'habitude ont rendues parmi nous des objets de première nécessité.* » ²⁴. Le mythe du « pain », fourni par l'arbre prêt pour la cuisson, fonctionne pleinement ; c'était alors l'aliment de base de la majeure partie de la population française, et on voyait dans le fruit à pain son substitut pour la nourriture des esclaves aux colonies.

Parmi les scientifiques, deux botanistes font partie de l'expédition, Jacques-Julien Houtou de La Billardière, et Louis Ventenat, auxquels on adjoint le premier garçon jardinier du Jardin du Roi, Félix Lahaie. Les deux frégates quittent Brest le 28 septembre 1791.

L'expédition navigue à travers l'Océan Indien et le Pacifique, de l'Australie et de la Tasmanie à la Nouvelle-Calédonie, aux Nouvelles-Hébrides et aux Moluques, puis contournant l'Australie par l'Ouest, elle revient en Tasmanie ; de là, elle atteint les Iles Tonga, la Nouvelle-Calédonie, les Moluques et Java. Passant non loin de Vanikoro où s'était déroulé le drame de l'expédition Lapérouse, elle ne retrouve pas trace de La Boussole et de L'Astrolabe. Elle exécute toutefois la partie scientifique de son programme : hydrographie, géographie, astronomie, histoire naturelle; en particulier, elle récolte aux Iles des Amis, ou Iles Tonga ²⁵, environ deux cents pieds d'arbres à pain.

²² D'après Hélène RICHARD *Le voyage de d'Entrecasteaux à la recherche de Lapérouse*. Paris, éd. du C.T.H.S. 1986, ouvrage d'où nous tirons l'essentiel de ces informations.

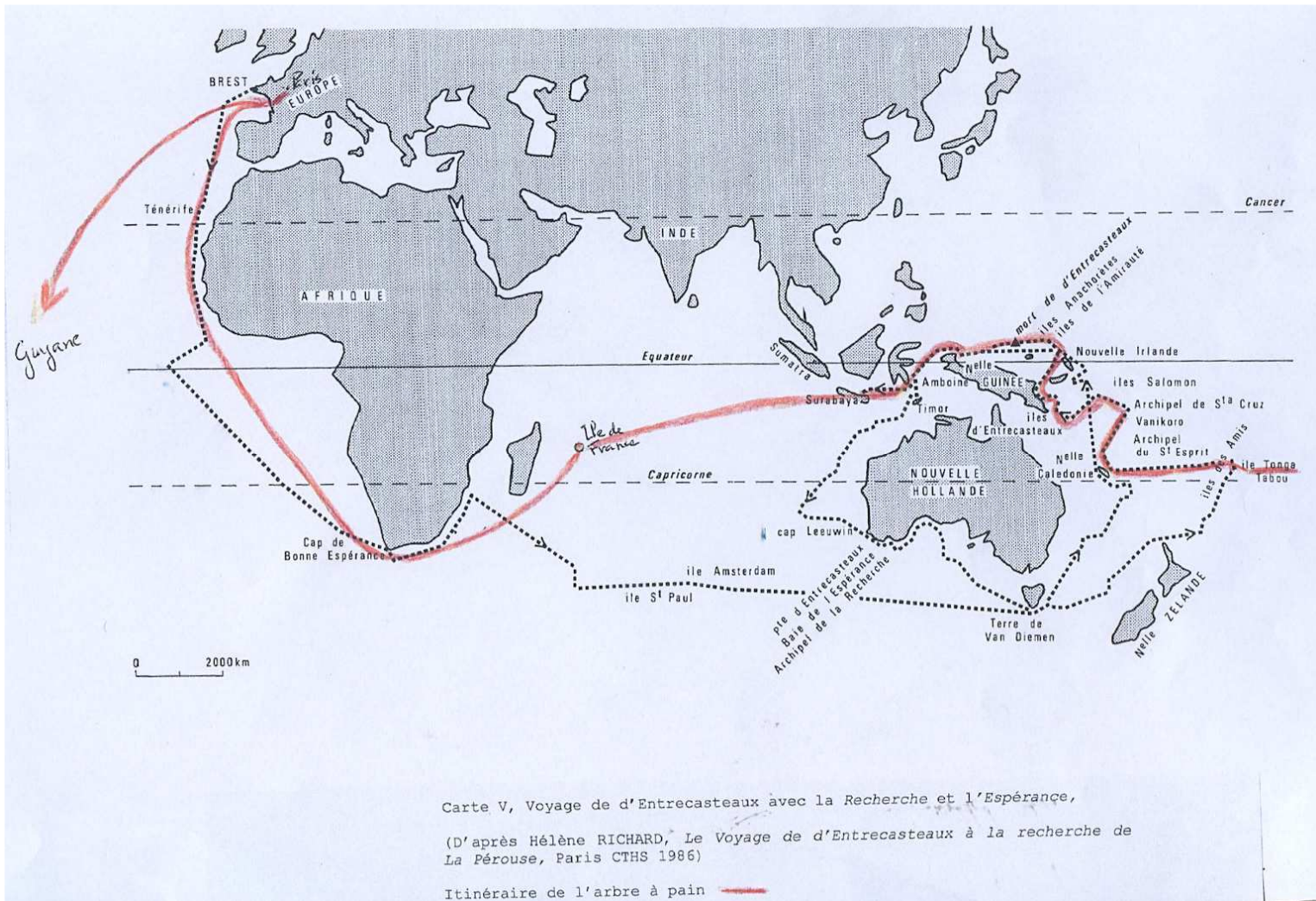
Entrecasteaux (Joseph Antoine Bruni d'), 1737-1793, vice-amiral, chargé de la direction de l'expédition. Décédé le 20 juillet 1793, en mer, au large de Java.

²³ Huon de Kermadec (Jean-Michel), 1748-1793, capitaine de vaisseau, commandant de l'Espérance, mort près de Balade en Nouvelle-Calédonie.

²⁴ H. RICHARD, *ouvr. cité*, p. 298.

²⁵ Iles Tonga ou Iles des Amis, principauté comprenant environ 150 îles ou îlots, précédemment sous protectorat britannique, faisant actuellement partie du Commonwealth.

Généalogie et Histoire de la Caraïbe



Mais de nombreux malheurs vont s'abattre sur les participants. Entrecasteaux décède le 20 juillet 1793, victime du scorbut et de la dysenterie ; Auribeau ²⁶ prend le commandement. Le 19 février 1794, les Hollandais capturent les deux frégates et leurs équipages à Sourabaya (Ile de Java). Des dissensions ont lieu entre membres de l'expédition, Royalistes contre Républicains, ayant appris les événements survenus en France depuis leur départ ; Auribeau arbore le pavillon blanc.

Une partie des équipages, formée de Républicains, sous la direction de Willaumez ²⁷, gagne l'Ile de France, puis la France, où ils arriveront en février 1795.

La Compagnie des Indes hollandaise met en vente La Recherche et L'Espérance. Auribeau décède à son tour en août 1794. Enfin, en décembre suivant, un convoi marchand hollandais et la majeure partie de l'équipage, dirigé désormais par Rossel ²⁸, quittent Java. Mais ce sont les Anglais qui capturent à leur tour la flotte hollandaise, et avec elle les Français, près de Sainte-Hélène, en juin 1795; Rossel n'arrive à Londres que

²⁶ Auribeau (Alexandre d'Hesmivy d') 1760-1794, lieutenant de vaisseau, commande La Recherche en 1793-1794. Il avait été destitué comme noble par la Convention le 10 frimaire an II (30 novembre 1793).

²⁷ Willaumez (Jean-Baptiste, comte), vice-amiral, 1761-1845, alors lieutenant de vaisseau.

²⁸ Rossel (Elizabeth Paul, chevalier de), contre-amiral, 1765-1829, il commande L'Espérance en 1793-1794 ; il publiera « Voyage de Dentrecasteaux envoyé à la recherche de La Pérouse », Paris, 1808, 2 vol. Il avait été destitué par la Convention le 10 frimaire an II (30 novembre 1793).

Généalogie et Histoire de la Caraïbe

le 1^{er} novembre suivant. La Billardièrre fait partie de ces rapatriés, mais les pieds d'arbres à pain qu'il rapportait ont péri, n'ayant pu être arrosés d'eau douce ; ses collections lui seront restituées en 1796 par les Anglais. Dans la « Relation du voyage à la recherche de La Pérouse », qu'il publie en l'an VIII, il raconte entre autres comment les naturels des Iles des Amis ont fourni aux équipages abondance de fruits à pain, leur permettant de compléter ou remplacer le biscuit, le pain et les ignames, auxquels les membres de l'expédition les préféraient ²⁹.

Les derniers de ceux-ci restés à Java ont pu enfin embarquer le 20 mars 1795 sur La Nathalie, pour l'Ile de France, puis l'Europe.

Le jardinier Lahaie cependant a dû demeurer, seul, à Samarang puis à Batavia, après le départ de ses compagnons, pour s'occuper des arbres à pain rapportés des Iles Tonga. Il a fait le récit de ses aventures dans un petit opuscule imprimé et dans un mémoire, adressés au ministre Fleurieu, qui avait donné ses instructions à Entrecasteaux, mais qui était démissionnaire depuis plusieurs années ³⁰ ! Sur deux cents pieds d'arbres à pain embarqués aux Iles des Amis, n'en subsistent alors que dix ; constatant qu'ils périssent l'un après l'autre, Lahaie procède au marcottage ³¹, ce qui lui permet d'obtenir dix nouveaux pieds, très vigoureux, qui survivront. Lui-même contracte la dysenterie, mais en guérit, contrairement à de nombreux membres de l'expédition que cette maladie, ainsi que le scorbut, auront emportés.

Enfin, en janvier 1797, il s'embarque sur La Régénérée, se rendant à l'Ile de France, au retour de l'Inde. A son arrivée, il remet à Jean-Nicolas Céré ³², directeur du Jardin botanique des Pamplemousses, la majeure partie de ses arbres à pain, ainsi que des graines et plantes qu'il a récoltées au début du voyage et à Java. Sans doute est-ce grâce à la collaboration de Céré qu'il doit de pouvoir rédiger et faire imprimer le court mémoire où il expose les conditions dans lesquelles il a conservé ses arbres à pain, « *au risque de perdre la vie à Sourabaya, Samarang et à Batavia, tombeau des Européens* » ; il indique la manière de planter l'artocarpus dans un terrain frais et humide et « *dans tous les lieux où se plaisent les figuiers, avec lesquels il a quelque rapport* » ³³, ainsi que celle de le multiplier, par marcottage, drageons, boutures ou racines, avec une préférence pour le premier de ces procédés. Très désireux de voir l'arbre se répandre aux Mascareignes, il qualifie son produit de « *fruit délicieux que l'on préfère à du pain médiocre* ».

Son « Journal fait dans le Voyage du Tour du monde dans l'année 1791 » donne, avec une orthographe pittoresque, le récit des diverses escales de La Recherche, sur laquelle il était embarqué. Aux Iles des Amis, la récolte des plantes a été rendue difficile par les habitants « *extrêmement curieux et voleurs [...]. ayant toujours les mains dans nos*

²⁹ La Billardièrre (Jacques Julien Houtou de), botaniste, 1755-1834. Il publie « Relation du voyage à la recherche de La Pérouse fait par ordre de l'Assemblée Constituante ». Paris, 1808, 2 vol.

³⁰ AN, Marine 3JJ 397, Circumnavigation, journaux du voyage d'Entrecasteaux. Papiers de Félix Lahaie. Observations sur la culture de l'arbre à pain, Port Nord-Ouest, chez F.N. Bolle, an V, 4 p. et « Journal fait dans le voyage du Tour du Monde dans l'année 1791 », 20 ff. (v.1797).

Fleurieu (Charles Pierre Claret, comte de), 1738-1810, ministre de la Marine en 1790-1791 et par intérim en 1804, puis sénateur et gouverneur des Tuileries.

³¹ Procédé de multiplication par lequel une tige aérienne, mise en contact avec le sol, s'enracine avant d'être isolée de la plante mère.

³² Céré (Jean-Nicolas), 1737-1810, militaire passionné de botanique, devint directeur du Jardin des Pamplemousses, à l'Ile de France. Il reçut en 1789 la médaille d'or de la Société royale d'Agriculture.

³³ L'arbre à pain comme le figuier fait partie de la famille des Moracées.

Généalogie et Histoire de la Caraiïbe

poches »; il y a donné des graines de légumes d'Europe aux différents chefs, auxquels il s'est efforcé d'indiquer, autant que possible, la manière de les cultiver et de les cuire.

De l'île de France, Lahaie s'embarque pour la France, où il arrive à Rochefort le 21 messidor an V (9 juillet 1797), soit près de six ans après le départ de Brest. Tous les autres participants survivants sont alors de retour en France. Nouvelle épreuve : il manque d'argent pour se rendre à Paris, avec huit caisses de plantes ou graines destinées au Muséum. C'est un ami de Thouin qui lui viendra en aide et lui permettra de rapporter son précieux butin, en particulier trois arbres à pain. Quelques années plus tard, il exercera les fonctions de jardinier en chef à la Malmaison, puis s'installera comme chef d'un établissement d'horticulture à Versailles. Son herbier et un autre Journal relatif à son voyage, comprenant un catalogue des végétaux récoltés et distribués, sont actuellement conservés au Muséum d'Histoire naturelle ³⁴.

Parmi les trois arbres à pain qu'il rapporte à Paris, deux seront gardés par le Muséum. Le troisième, après ce long voyage, va reprendre la mer. Les membres du Directoire et du Conseil des Cinq Cents déportés à la suite du coup d'état du 18 fructidor, embarqués sur la corvette La Vaillante et ignorants de leur destination, découvrent sur le navire le petit plant sur lequel on veille soigneusement. Ils comprennent alors que c'est vers la Guyane qu'ils voguent, car le projet d'y acclimater cette plante a été, une nouvelle fois, étudié au Directoire ³⁵. Leur malheureuse aventure commence ; celle, mouvementée elle aussi, du faible arbuste, touche à sa fin. Un rapport de Leblond, alors botaniste intérimaire, rend compte de son arrivée à Cayenne, le 21 brumaire an VI (11 novembre 1797) ; le plant avait quitté Java en janvier précédent. Leblond le compare à celui qu'avait rapporté Joseph Martin en 1788 ; le capitaine Laporte, commandant La Vaillante, lui ayant assuré qu'il s'agit d'une espèce différente; il l'a installé dans le jardin « *bien clos* » du chirurgien major de l'hôpital, Noyer ³⁶. Le premier pied, nous l'avons vu, avait été largement multiplié depuis son arrivée en Guyane.

C'est Martin, revenant à Cayenne sur La Vaillante après un long congé, qui a soigné le deuxième pendant le voyage; il reprend peu après ses fonctions de « *directeur des cultures et des arbres à épiceries* », qu'il exercera jusqu'à sa mort, en 1817. Quelques années plus tard, dans une lettre adressée à Thouin, le 4 septembre 1808, il indique que ce deuxième arbre, *artocarpus integrifolia*, venu du Jardin des Plantes de Paris, « *se trouve déjà répandu, tant dans les pépinières coloniales que dans les habitations des colons, au nombre de 1 700 individus de toutes dimensions et dont plusieurs donnent depuis plusieurs années, des fruits parfaits* ». Il espère qu'au retour de la paix, « *ce précieux végétal* » pourra se multiplier dans les autres colonies. Il essaie d'en faire de l'amidon, et même de la farine qu'il enverra à son correspondant, lorsque les fruits seront à maturité ; il renouvellera une première expérience, dont il veut la confirmation « *avant que je puisse annoncer tout le mérite de cet arbre par rapport à la propriété alimentaire et savoureuse de la farine de ses fruits* ». Il lui en adresse trois, préparés dans du tafia, ainsi

³⁴ A.GUILLAUMIN, « Un membre méconnu de l'Expédition à la recherche de La Pérouse : le jardinier Lahaie » et « Notice complémentaire sur le jardinier Delahaye », in Bulletin du Muséum, 1910, p.356 et 1922, p.109.

Agé d'une trentaine d'années au départ de l'expédition en 1791, Félix Lahaie décède à Versailles vers 1820.

³⁵ Cité par H. Richard, ouvr. cité, d'après les Mémoires de Barthélemy, 1768-1819, éd. J.Dampierre, 1914.

³⁶ Rapport sur l'arbre à pain « dernièrement envoyé de France, comparativement à celui que nous avons », ANOM, C/14/75, f° 18.

Généalogie et Histoire de la Caraïbe

que des graines de diverses espèces de plantes, des clous de girofle, et des têtes de différents animaux ³⁷.

En dépit de l'enthousiasme des botanistes, de Martin à La Billardière et à Lahaie, il faut reconnaître que le goût et la consistance du fruit à pain sont assez ordinaires. On comprend cependant mieux l'intérêt que présentait à leurs yeux cet aliment, si l'on songe aux longs voyages au cours desquels ils ont eu l'occasion de l'apprécier, par comparaison avec la nourriture parfois détestable servie sur les navires. La Recherche, par exemple, avec 130 personnes à bord, avait dû embarquer des quantités considérables de ravitaillement, prévues pour au moins un an, mais la conservation des grains, des farines et du biscuit, ainsi que celle des viandes salées, était souvent très mauvaise, en raison de l'humidité, de la chaleur, des insectes, parfois de l'eau de mer ; un des grands soucis des chefs d'expédition était de fournir aux équipages eau et vivres frais.

Les esclaves auxquels on désirait donner en nourriture le fruit à pain ne s'y accoutumèrent pas, habitués à d'autres aliments plus traditionnels et peut-être ayant plus de saveur. En 1797 Leblond signalait, dans le rapport cité plus haut, que son usage, malgré la multiplication des plants issus de l'envoi de 1788, « *n'est pas fort étendu, parce que cela demande des soins, une préparation un peu gênante et parce qu'on en a d'autres, tels la banane, le magnoc, etc. qui y suppléent avec avantage* ». Progressivement pourtant, son utilisation se répandit dans le courant du XIXe siècle ; au temps de l'esclavage, un arbre à pain était transmis à la génération suivante comme la case et le jardin d'une famille Sans qu'il soit l'aliment de base comme en Océanie, sa consommation est devenue plus commune ³⁸. L'arbre à pain fait maintenant partie du paysage guyanais et antillais.

Sigles employés :

- AN : Archives nationales, Paris
- ANOM : Archives nationales d'Outre-mer (Aix-en-Provence)
- BMHN : Bibliothèque du Muséum d'Histoire naturelle

NDLR

Nous rappelons les ouvrages publiés par Monique Pouliquen :

M. POULIQUEN, Doléances des peuples coloniaux à l'Assemblée nationale Constituante, choix de textes, Archives nationales, 1989.

M. POULIQUEN, Les voyages de Jean Baptiste LEBLOND (1767-1802), médecin naturaliste du roi, 1767-1802, Antilles, Amérique espagnole, Guyane, CTHS (voir GHC 146, mars 2002, p. 3442)

Rééditions :

Jean-Baptiste LEBLOND, Voyage aux Antilles, d'île en île, de la Martinique à Trinidad (1767-1773), Khartala (voir GHC 132, décembre 2000, p. 3035 ; 135, mars 2001, p. 3122)

J.B.M. THIBAUT DE CHANVALON, Voyage à la Martinique, 1751-1756, Karthala, 2004.

M.L.E. MOREAU DE SAINT-MERY, Voyage aux Etats-Unis de l'Amérique, SFHOM, 2007.

[Lire un autre article](#)

[Page d'accueil](#)

³⁷ Annales du Muséum d'Histoire naturelle, T.XII, 1808, p. 460-463. 792, C/14/68, f° 1922, p.109.

³⁸ On en fait entre autres des gâteaux, dont on peut voir la recette sur Internet.